

VICTOR TISSOT

1888

LA
SUISSE INCONNUE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1888

Tous droits réservés.

DANS LA GRUYÈRE

431

C'est surtout dans les pays de montagnes qu'on est frappé des rapports intimes qu'il y a entre

l'homme et le sol qu'il habite. Ces montagnards, tous remplis des énergies de cette nature puissante, sont d'une force extraordinaire, musclés comme des athlètes, et ils ont la joie, l'épanouissement large et robuste de leurs belles montagnes, de leurs vallées clémentes et souriantes ; mais, dans cette bonhomie du pâtre gruyérien, il y a un fonds de malice charmant, une pointe d'ironie qui révèle une extrême finesse. S'il est vrai que l'âme d'un peuple se retrouve dans ses chants, — *le Ranz des Vaches*, qui est le chant national de la Gruyère, doit nous révéler cette âme tout entière.

Le Ranz des Vaches n'est pas seulement le chant de la mélancolie, de la nostalgie du Suisse à l'étranger, qui y revoit, comme dans une vision musicale, le chalet où il est né, la montagne où paissent les troupeaux en agitant leurs sonnailles ; c'est encore un chant satirique, un ravissant tableau de mœurs qui montre l'esprit narquois et observateur du Gruyérien.

La note mélancolique et déchirante n'éclate que dans le refrain, dans ce *liauba, liauba pô-âriâ*, longuement jeté aux vents et qui s'en va, d'écho en écho, jusqu'à ce qu'il expire comme une plainte, s'éteigne comme un soupir dans les profondeurs infinies des vallées.

Entre ce refrain d'une tristesse poignante, et les couplets qui le précèdent, le contraste est saisissant. L'allure des couplets est gaillarde, pleine de gaieté et d'entrain ; leur pointe ironique et gauloise fait du *Ranz des Vaches* un délicieux petit poème comique.

Voici le printemps : la montagne qui était, il y a quinze jours, toute blanche, est devenue toute verte ;

et le troupeau se met solennellement en marche pour les pâturages alpestres. Mais on s'est trop pressé de partir ; arrivé au bord d'un torrent, on ne peut pas passer ; l'eau est encore trop grande.

Que faire ?

Ce qu'on fait au village, quand on est embarrassé : aller frapper à la porte du curé. Mais le sceptique Pierre répond à ceux qui lui donnent ce conseil :

Que voulez-vous que je lui dise,
A notre brave curé ?

Une messe suffira peut-être ?

Pierre descend au village. Il va frapper à la porte du presbytère, — et c'est une jolie servante qui lui ouvre, son tablier blanc coquettement relevé sur sa robe.

Introduit auprès du curé, le pâtre lui expose la situation critique du troupeau et ajoute :

Il faut que vous nous disiez une messe,
Pour que nous puissions passer.

Le bon curé répond :

Pauvre Pierre, si tu veux passer,
Il te faudrait me donner un petit fromage,
Mais tu ne dois pas l'écrémer.

C'est la première flèche ; celles qui partent ensuite sont toutes vibrantes de fine satire et d'ironie.

Pierre réplique :

Envoyez-nous votre servante ;
 Nous lui ferons un bon fromage gras.
 — *Ma servante est trop jolie,*
Vous pourriez bien me la garder,

riposte le curé.

— N'ayez pas peur, notre prêtre ;
 Nous n'en sommes pas si affamés.
 Et de trop embrasser votre servante
 Il faudrait peut-être nous confesser ;
De prendre le bien de l'Église,
Nous ne serions pas pardonnés.

Cela n'a l'air de rien, mais quelle critique profonde, quelle mordante satire dans ce dialogue du montagnard et du curé ! Ce côté littéraire du *Ranz des Vaches* n'a guère été remarqué ; c'est pour nous autres, littérateurs, le côté intéressant et curieux de ce ravissant poème comique patois.

La vie est dure, mais cependant heureuse dans ces montagnes. En été, faucheurs et moissonneurs se lèvent à trois heures du matin ; en hiver, le travail commence également avant le jour. Tandis que l'homme des villes est encore chaudement blotti sous son édredon, le montagnard est déjà debout, il attelle

son traîneau à la lueur d'une lanterne, et, sa cognée sur l'épaule, il part pour la montagne, où il va abattre, dans la grande forêt qui dort sous les neiges, les sapins marqués pour la coupe. Il ne rentre que le soir avec sa charge de bois, et souvent il passe plusieurs jours dans la montagne. Mais revienne le printemps, tout se ranime : les vaches sont rassemblées en troupeau sur la place du village, et, au bruit des sonnailles, des « *té, té* » et des « *oh! oh! oh!* », on se met en route, les bêtes les plus belles en tête, tandis qu'à la queue marche le taureau au corps ramassé, aux petites cornes pointues, aux poils frisés, une plaque de fer sur les yeux s'il est d'humeur méchante. Tout le village est sur pied, et les femmes se hâtent d'entasser les provisions, les couvertures et les chaudières sur un petit char attelé d'un cheval et qui ira aussi haut qu'il pourra. Tout cet attirail sera ensuite transporté à dos d'homme, jusqu'au chalet.

Le troupeau se déroule en longue file sur la route, et les *armaillis* qui le conduisent, la pipe à la bouche, s'arrêtent consciencieusement devant chaque auberge.

On commence par brouter l'herbe au pied de la montagne ; puis, à mesure que la neige disparaît et qu'elle est remplacée par de frais tapis de verdure, on monte, on s'élève insensiblement, pour atteindre, au mois d'août, le sommet de l'alpe et pour en descendre au mois de septembre, lentement et par degrés, comme on est monté. C'est dans ces pâturages aux herbes aromatiques, aux plantes alpestres, vigoureuses, produisant un lait gras et parfumé, qu'on fabrique ces fromages de gruyère d'une renommée

si justifiée quand ils sont vrais, et dont l'Italie est encore plus friande que la France (1).

En France, on se contente de vulgaires contrefaçons. Les vrais fromages de Gruyère ne sont presque pas percés de trous, — les trous indiquent toujours des qualités inférieures ou des pièces manquées; — leur pâte, couleur de vieil ivoire, est ferme, solide, compacte, elle se fond dans la bouche comme un morceau de beurre.

Quand les blanches draperies de neige retombent de la montagne dans la vallée, on rentre les troupeaux dans les étables, et le long, le froid et triste hiver commence.

La monotonie des longs hivers neigeux est égayée par quelques courses en traîneau et par les veillées. On transporte de petits traîneaux légers, des « luges », au haut d'une rampe rapide, d'une « fin »; jeunes gens et jeunes filles s'y entassent, et on se laisse glisser sur la croûte gelée, au milieu des cris et des rires. Quelquefois ces parties se font au clair de lune, par un froid très vif; la terre, toute blanche, est comme baignée de lueurs électriques, on voit presque aussi clair qu'en plein jour : on dirait une pâle matinée d'automne, sans soleil, par un ciel chargé de brouillards gris.

Dans les veillées, on chante, on boit; de temps à

(1) L'exportation du fromage dépasse le chiffre d'un million. C'est le commerce vraiment productif de ce pays composé de montagnes qui sont elles-mêmes des prairies. M. Duvillard a été un des grands promoteurs de l'industrie laitière. En créant une laiterie-modèle, en donnant, dans de multiples brochures, des conseils aux montagnards, en les initiant aux nouveaux procédés de fabrication, il a fait que la Gruyère a pu conserver le premier rang sur tous les marchés du monde.

autre, on danse, — tandis que les vieux jouent aux cartes, silencieux, la pipe au coin de la bouche, le bonnet sur la tête ; ou bien — surtout s'il y a dans la société un vieux militaire, un ancien soldat de Rome ou de Naples — on raconte des anecdotes grasses, de vieilles histoires à pouffer de rire, des traditions du pays, des contes et des légendes de la montagne : celle de la sorcière Catillon, qui pondait des œufs comme une poule et les envoyait vendre au marché de Bulle par ses filles ; celle du Cavalier-Vert, qui apparaissait tout à coup, sur son coursier noir aux yeux de feu, au milieu de la ronde des danseurs ; ou encore celle de Jean-le-Vacher, qui fut si cruellement puni de s'être moqué des esprits : ceux-ci descendaient toutes les nuits par le trou de la cheminée, dans le chalet de Tsuatzo, près du Moléson, pour boire la crème qu'on leur préparait dans une grande écuelle de bois. Jean, un soir, pour faire une farce aux esprits, mit dans l'écuelle « ce que le riche comme le pauvre laisse tomber au creux ». Une voix moqueuse le réveille bientôt dans son sommeil, lui dit d'aller voir son troupeau. Et le lendemain, quand il sort du chalet, « la peur soulève son cœur, il sent trembler ses pieds ». Ses belles vaches, tout son troupeau, son seul bien, a été précipité dans les rochers... Et depuis ce temps les vaches n'osent plus aller en Tsuatzo.

Ces veillées sont presque toujours, pour les femmes et les jeunes filles, des veillées de travail ; autrefois, elles filaient, et c'est au ronronnement familier des rouets qu'on écoutait les vieilles histoires, ou que la chambrée chantait en chœur les anciennes rondes patoises. Aujourd'hui on tresse...